

Le Roman des Romands 2011-2012

Quand j'avais 17 ans

par Reynald Freudiger

On me demande de parler de mes dix-sept ans. Je me souviens surtout qu'à cet âge, mon regard aimait à se poser dans le vide : l'air « absorbé » devait, pensais-je alors, me faire passer pour un romantique. C'était un peu grotesque, mais ça marchait assez bien (et je n'en demandais pas plus).

J'étais beaucoup trop poseur pour être honnête, mais j'étais pourtant persuadé de ne pas savoir mentir : la terrible impression d'être enfermé dans la sincérité, – ce qui était plutôt ennuyeux, parce que je tombais amoureux à chaque coin de rue (le soir, en rentrant chez moi, le coeur déchiré par une mille et unième rencontre, prêt à me tailler les veines de ne savoir que faire de ces amours aussi sincères qu'incompatibles, je m'installais sur mon balcon et m'allumais une cigarette au clair de lune en écoutant du Radiohead, parce que, là aussi, ça devait me donner l'air romantique, – et tant pis si j'étais alors mon seul spectateur...).

C'est à peu près à cette époque que j'ai lu pour la première fois *La Prose du Transsibérien*. Cendrars y raconte le long voyage en train qu'il a fait, adolescent, à travers la Russie, de Moscou à Kharbine, dans le sang et les flammes du début du 20e siècle. J'ai été soufflé par la lecture de ce poème, par l'atmosphère de ce voyage. Et puis j'ai appris qu'un journaliste avait un jour demandé au poète s'il avait réellement pris ce train mythique, ce Transsibérien, car les dates semblaient poser problème. Cendrars lui aurait répondu : « Qu'est-ce que ça peut te faire, puisque je vous l'ai fait prendre à tous ! ». Jamais apologie du mensonge ne m'avait autant séduit : ce que Cendrars disait là, c'est que la frontière entre le vrai et le faux est négligeable, que l'important, c'est ce qu'on croit. Loin d'être ce mal qu'on m'avait toujours dit, le mensonge pourrait ainsi être avant tout magie de la fiction.

Par la suite, j'ai compris que parler et écrire, c'était en réalité toujours mentir, parce que dire quelque chose, c'est surtout taire tout le reste. A Cuba, il y a une religion, la santería, qui affirme que nous vivons dans le monde du mensonge, parce que la parole est mensonge et que notre monde est fait de paroles. Bien sûr, ça rend un peu parano, mais au fond, pourquoi pas ? Etre parano, après tout, c'est d'abord se raconter des histoires. Et qu'elles soient fausses, ces histoires, peu importe : quand on se les raconte, elles paraissent tellement vraies... Mais être parano, c'est aussi savoir se méfier. J'imagine qu'on vous dit d'ailleurs depuis toujours qu'il ne faut pas croire ce qu'on raconte à la télé et qu'on vous répète (en histoire, en français, en géo) qu'il ne faut pas vous fier à Wikipedia.

A ces mises en garde, ajoutez encore celle-ci : il faut vous méfier de ce que les écrivains veulent faire passer pour vrai. Ils ont fait du langage – donc du mensonge – leur profession : ils sont les grands fabulateurs. Ce n'est ainsi pas la vérité biographique qu'il faut chercher dans leur confession autobiographique, c'est une vérité d'un autre ordre, – qu'on peut par exemple appeler esthétique, ou faussée. Tout le monde a tendance à idéaliser ce qu'il était par le passé, ou

alors au contraire à s'en moquer ; à faire de son autobiographie une fiction.

La vérité, c'est que mes dix-sept ans, dans mon souvenir, ne sont pas très précis, qu'ils se confondent avec mes dix-huit ans, et avec mes quinze ans, – et peut-être même avec la vie de quelques autres. Et si, à dix-sept ans, je me croyais réellement prisonnier de la sincérité, au moins savais-je déjà me mentir à moi-même...

© Reynald Freudiger et Le Roman des Romands